

COMMENT NAÎT UNE PRÉSENCE ?

**Notes des interventions de Davide Prospero et de Julián Carrón
lors de la journée de début d'année des adultes et des étudiants de CL.
Mediolanum Forum, Assago (Milan), le 28 septembre 2013**

*Razón de vivir
La strada*

Discendi Santo Spirito

DAVIDE PROSPERI

Je vous souhaite la bienvenue. Je ne le dis pas de façon formelle, parce que si nous sommes ici, ce n'est pas pour un acte formel. Si nous sommes venus ici – et dans tous les endroits en Italie avec lesquels nous sommes connectés en direct par liaison satellite – pour participer à ce geste de tout le mouvement, c'est pour un jugement. Un geste rend souvent témoignage à la vérité plus que des flots de mots. Nous l'avons souvent vu, cette année aussi, dans de nombreux gestes que nous avons proposés, vécus et auxquels nous avons participé, même des gestes de l'Église tout entière. Et le jugement que nous affirmons par ce geste est que nous avons une certitude : nous savons – voilà notre certitude – ce que nous voulons suivre. Voilà pourquoi nous sommes ici. Recommencer, recommencer chaque fois, chaque année, c'est ce qui fait grandir la certitude et le désir du destin en ceux qui ne veulent pas arrêter de cheminer.

« Comment fait-on pour vivre ? » Nous avons choisi cette question – à partir des suggestions qui ont émergé de la réflexion sur les Exercices de la Fraternité – comme fil rouge de l'été, que ce soit pendant les vacances ou lors des rencontres que nous avons vécues. C'est un titre qui, dans sa simplicité, frappe tout le monde, au point que même ceux qui ne font pas une expérience comme la nôtre, tôt ou tard, doivent s'être posé cette question, car elle concerne tous les hommes. Malgré sa simplicité, elle représente un défi extraordinaire, car, pour répondre à cette question, les mots ne suffisent pas. Nous n'y répondons pas par un discours ou des explications que quelqu'un nous donne ou que nous nous donnons nous-mêmes, mais uniquement en vivant. La réponse à cette question est une vie.

Voilà pourquoi, chaque année, nous nous donnons la peine de juger, de tenter de juger ce que nous avons vécu l'année précédente : parce que nous voulons grandir en regardant avant tout notre expérience. Cette fois, la lettre extraordinaire que le pape François a écrite à Scalfari, et qui a paru le 11 septembre dernier dans le quotidien italien *La Repubblica* en réponse aux questions que le journaliste avait posées au pape cet été, nous vient en aide. Sans la moindre présomption, mais simplement avec une immense

gratitude, je crois que nous nous sommes tous sentis réconfortés par les paroles du Pape, en repensant aussi au parcours que nous avons fait ces dernières années. Le Pape écrit : « Pour celui qui vit la foi chrétienne, ceci ne signifie pas fuite du monde ou recherche d'une quelconque hégémonie, mais service de l'homme, de l'homme tout entier et de tous les hommes, à partir des périphéries de l'histoire tout en tenant éveillé le sens de l'espérance qui incite à faire le bien malgré tout et en regardant toujours au-delà. » (François, « Dialogue ouvert avec les non-croyants »).

Pensons à ce que signifient pour nous ces paroles après les choix que nous avons faits cette année lorsque nous avons affronté, par exemple, les élections nationales en même temps que les élections régionales en Lombardie où, après l'aventure avec Formigoni, nous étions plus particulièrement l'objet de l'attention des médias. Dans la confusion générale de cette période, dans laquelle des propositions de partis ou de coalitions naissaient et mouraient chaque jour, ce qui m'a intéressé a été le fait de nous retrouver pour comprendre comment regarder ce qui se produisait. Nous ne nous sommes pas contentés de nous aligner sur ce qui était le moins pire (nous nous en souvenons bien), mais nous avons profité de cette occasion pour dire : qu'est-ce qui nous tient vraiment le plus à cœur dans une telle situation ? Quel est le cœur de notre vie ? Pour répéter la phrase de don Giussani que nous citons toujours : qu'avons-nous de plus cher pour nous-mêmes et pour tous, que nous voulons dire à tous (et donc dire publiquement aussi) ? Voilà la question que nous nous sommes posée face à la situation qui s'était créée : nous avons accepté de vérifier notre maturité sur ce point. Je dois dire que, dans cette vérification, le chemin de ces années a sans aucun doute été un facteur déterminant. Le jugement qui a émergé – et qui, vous vous en souvenez, a ensuite été publié dans *l'Article de Communion et Libération sur la situation politique et dans la perspective des prochaines échéances électorales* (2 janvier 2013) – est que la seule chose que nous avons vraiment à défendre, à laquelle nous ne pouvons pas renoncer, c'est l'expérience que nous faisons de ce que nous avons rencontré. Et ce qui nous prouve sa véracité, c'est sa capacité à engendrer une présence originale, qui témoigne de la nouveauté que Jésus Christ introduit dans la vie, qui est un nouvel acteur dans la société, dans tous les domaines, jusque dans la politique. Et cela doit pouvoir se voir même dans une situation confuse (comme le disait le Pape dans sa lettre à Scalfari : « pas fuite du monde ou recherche d'une quelconque hégémonie ! »)

Quelques semaines plus tard, la renonciation du pape Benoît XVI nous a donné l'exemple de cet homme nouveau. Lorsque le monde entier a vu cet homme sortir des portes du Vatican entouré de gens qui pleuraient, alors que lui avait un visage plein de certitude et de joie, cela a été pour tous comme un sommet de conscience, témoignant de ce qu'est la stature humaine à laquelle nous sommes appelés. En quoi consiste notre certitude humaine ? Qu'engendre-t-elle comme rapport avec la réalité ? Nous l'avons très bien compris dans cet événement : face à une défaite apparente, à une défaite non dissimulée, au vu et au su de tout le monde (parce que pour le monde c'était une défaite : il n'avait plus assez de forces et il a dû renoncer), comment un homme peut-il avoir un tel visage ? Dans une telle situation, on ne peut pas tricher, on sait que tout le monde est en train de nous regarder. Comment un homme peut-il être ainsi ?

Dans la vie, nous recherchons toujours une satisfaction, quelque chose qui accomplisse réellement et sans demi-mesure ce pour quoi nous nous sentons faits. Une grande partie du malaise et de la fatigue que nous vivons souvent naît justement du fait que, pour nous, cette satisfaction, la réalisation de cette satisfaction dépend de ce que nous faisons, de ce que nous-mêmes nous produisons, et du fait que les autres le reconnaissent. Mais, face à une circonstance comme celle de la renonciation du Pape (pensons également à combien

de contradictions ou de défaites chacun de nous doit ou est forcé d'affronter), une satisfaction pleinement humaine est-elle possible ou non ? Nous sommes faits pour ce qui est exceptionnel, pas pour ce qui est banal, mais l'idéal de la vie est que l'on puisse faire l'expérience de ce qui est exceptionnel, c'est-à-dire de cette grandeur, dans la normalité, dans le quotidien. Ce qui satisfait la vie est quelque chose qui est donné ; ce qui satisfait la vie est le rapport vivant (c'est ce qu'on a vu dans le geste du Pape) avec une présence aimée, qui est donnée, qui est déjà donnée, désirée, avec La Présence aimée. Car cela introduit dans la vie, à tout instant de la vie, même à 86 ans, même quand on semble avoir échoué et n'avoir plus le temps pour se rattraper, cela introduit une attente, une certitude, un nouveau commencement ; de quoi sera fait demain pour moi ? Si aujourd'hui est le rapport avec cette Présence, alors demain est la découverte, la curiosité de voir comment cette Présence viendra de nouveau se manifester, viendra manifester encore une fois Sa victoire.

Ce fait nous a accompagnés dans ce passage, avec les jugements de Carrón et ceux qui ont émergé entre nous dans le cheminement de notre compagnie au cours de cette année, en particulier à l'occasion de l'Assemblée nationale des responsables de CL à Pacengo (« Ubi fides, ibi libertas », *Traces*, mai 2013). C'est à ce moment qu'est devenu clair le fait que le facteur de consistance de la vie est vraiment cette satisfaction, de sorte que notre certitude n'est pas celle de quelqu'un qui sait déjà tout, qui doit éventuellement l'expliquer aux autres mais qui au fond n'attend plus rien pour lui-même. Ce n'est pas une certitude, disons-le, pédante, présomptueuse. Non, notre certitude est une certitude curieuse. C'est une certitude point de départ, qui nous pousse toujours vers l'avant. Je cite encore une fois le pape François : « Il résulte alors clairement que la foi n'est pas intransigeante, mais elle grandit dans une cohabitation qui respecte l'autre. Le croyant n'est pas arrogant ; au contraire, la vérité le rend humble, sachant que ce n'est pas lui qui la possède, mais c'est elle qui l'embrasse et le possède. Loin de le raidir, la sécurité de la foi le met en route et rend possible le témoignage et le dialogue avec tous » (*Lumen fidei*, n. 34).

Voilà, en synthèse, ce que j'ai découvert plus précisément cette année à travers tout ce que nous avons vécu : notre certitude ne consiste pas dans le fait que nous savons déjà comment cela va se terminer, mais dans le fait que nous voulons le découvrir. Car la vérité que le Christ a introduite dans notre vie est une présence, Sa présence, et cela nous lance en pleine mer. Le Pape dit encore, dans sa lettre à Scalfari : « Je ne parlerais pas, même pas pour celui qui croit, de vérité "absolue", en ce sens qu'absolu est ce qui est détaché, ce qui est privé de toute relation ». Alors que la vérité est un rapport : l'expérience que nous faisons en témoigne. Mais cela n'est pas juste vrai pour nous, c'est vrai pour tout le monde, même pour ceux qui le nient ou qui ne le savent peut-être pas. De sorte qu'après la question initiale – « Comment fait-on pour vivre ? » – une autre se pose aussitôt : « Quelle est notre tâche ? Pourquoi sommes-nous sur cette terre ? » Au Meeting de cette année, nous avons tout de suite été provoqués, dès le premier jour, par cette question parue dans le *Corriere della Sera* : voulons-nous devenir une faction ou témoigner d'une présence originale ?

À la lumière de tout ce que nous avons vécu, je te pose cette question : quel est le sens de notre présence dans le monde ?

JULIÁN CARRÓN

COMMENT FAIT-ON POUR VIVRE ?

Cet été, le jour de la fête de Marie Madeleine est tombé pendant que je préparais les Exercices des *Memores Domini* ; la liturgie proposait deux textes dans lesquels

transparaissait clairement la façon dans laquelle l'Église voulait nous introduire à regarder cette femme selon toute l'attente et toute la tension qu'elle vivait. Le premier était un extrait du *Cantique des Cantiques*, qui décrit ce qu'est la vie pour une personne comme elle : « Toute la nuit j'ai cherché celui que mon cœur aime. Étendue sur mon lit, je l'ai cherché, je ne l'ai pas trouvé ! Il faut que je me lève, que je parcoure la ville, ses rues et ses carrefours. Je veux chercher celui que mon cœur aime... Je l'ai cherché, je ne l'ai pas trouvé ! J'ai rencontré les gardes qui parcourent la ville : "Avez-vous vu celui que mon cœur aime ?" » (Ct 3,1-3). En l'écoutant, je me disais : j'aimerais tellement avoir une petite parcelle de cette passion ! Car Marie Madeleine nous témoigne du cœur que chacun de nous voudrait avoir au plus profond de son être, tellement le moi de chacun de nous est défini par cette recherche d'un amour qui tienne le coup face aux défis de la vie.

En lisant le texte de l'Évangile, j'ai été surpris par le fait qu'on puisse y retrouver les deux questions que nous nous étions données pour le travail de cet été : « Comment fait-on pour vivre ? » et « Pourquoi sommes-nous sur cette terre ? »

« Le premier jour de la semaine, Marie Madeleine se rend au tombeau de grand matin, alors qu'il fait encore sombre. [Qu'est-ce qui a fait bouger cette femme, au point qu'elle ne pouvait pas garder le lit et qu'elle devait se mettre en route si tôt, au petit matin, alors qu'il faisait encore sombre ?] Elle voit que la pierre a été enlevée du tombeau. Elle court donc trouver Simon-Pierre et l'autre disciple, celui que Jésus aimait, et elle leur dit : "On a enlevé le Seigneur de son tombeau, et nous ne savons pas où on l'a mis." » (Jn 20,1-2).

« Marie Madeleine restait là dehors, à pleurer devant le tombeau. [Voilà ce qu'est la vie. Comment fait-on pour vivre ? Si nous ne trouvons pas cette présence, si nous ne trouvons pas cette présence aimée, l'amour de notre âme, il y a chaque matin de quoi pleurer. Nous pouvons certainement nous distraire tout au long de la journée, mais si nous ne trouvons pas l'amour de notre âme, cet amour qui remplit la vie de sens, d'intensité et de chaleur, alors la vie reste source de pleurs]. Elle se penche vers l'intérieur, tout en larmes, et, à l'endroit où le corps de Jésus avait été déposé, elle aperçoit deux anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête et l'autre aux pieds. Ils lui demandent : "Femme, pourquoi pleures-tu ?" Elle leur répond : "On a enlevé le Seigneur mon Maître, et je ne sais pas où on l'a mis." Tout en disant cela, elle se retourne et aperçoit Jésus qui était là, mais elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui demande : "Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?" [Voilà le lien : « Qui cherches-tu ? » Je cherche l'amour de mon âme, je cherche cette présence qui puisse remplir ma vie : voilà pourquoi l'Église nous introduit à regarder Marie Madeleine par ce passage du *Cantique des Cantiques* qui nous parle d'une femme à la recherche de l'amour de son âme.] Le prenant pour le gardien, elle lui répond : "Si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et moi, j'irai le reprendre." Jésus lui dit alors : "Marie !" Elle se tourne vers lui et lui dit : "Rabbouni !" ce qui veut dire : "Maître" dans la langue des Juifs. Jésus reprend : "Cesse de me tenir, je ne suis pas encore monté vers le Père. Va plutôt trouver mes frères pour leur dire que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu." Marie Madeleine s'en va donc annoncer aux disciples : "J'ai vu le Seigneur, et voilà ce qu'il m'a dit." » (Jn 20,11 -18).

Dans ce passage nous avons la réponse à nos deux questions : « Comment fait-on pour vivre ? » et « Pourquoi sommes-nous sur cette terre ? ». C'est seulement en répondant à la première, « Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? », c'est-à-dire en trouvant la présence qu'elle cherche et qui répond à ses pleurs, que Marie a eu quelque chose à communiquer et à aller dire aux autres : « J'ai vu le Seigneur ! »

C'est une grande consolation pour chacun de nous que cela soit arrivé à une personne inconnue telle que Marie Madeleine, parce que cela nous aide à comprendre qu'il n'y a

pas de condition préalable, que nous n'avons pas besoin d'être à la hauteur de quoi que ce soit, que nous n'avons besoin d'aucun talent particulier pour Le chercher. Cette recherche peut même être dissimulée au fond de notre être, sous les décombres de notre mal ou de notre oubli, mais rien ne peut l'éviter, de même que personne ne peut empêcher cette femme de chercher. Afin de surprendre en nous cette tension, nous n'avons besoin de rien d'autre que cette « moralité originelle », que cette ouverture totale, que cette correspondance profonde avec nous-mêmes, que ce non-éloignement de nous-mêmes qui nous amène à dire : « Toute la nuit j'ai cherché celui que mon cœur aime. Étendue sur mon lit, je l'ai cherché. » « Avez-vous vu celui que mon cœur aime ? » C'est cette ouverture originelle que nous voyons chez d'autres personnages de l'Évangile, tous des pauvres gens comme nous, mais que personne ne peut empêcher de Le chercher. Comme Zachée, qui grimpe sur l'arbre, tout curieux qu'il était de voir Jésus, ou comme la Samaritaine, assoiffée et désireuse de cette eau qui seule peut combler sa soif. Face à ces personnages de l'Évangile, nous n'avons pas d'alibi : ils sont tous des pauvres gens comme nous, mais ils sont tous tendus à Le chercher. Ils sont définis par le fait de Le rechercher et par leur passion pour Lui qui désarme toutes nos préoccupations, toutes nos argumentations moralistes pour justifier le fait que nous ne Le cherchons pas. Personne d'entre nous n'a de la peine à imaginer ce qui s'est passé en eux lorsque Jésus, en se penchant sur leur néant, les a appelés par leur nom. Comme ils devaient être étonnés ! Combien leur passion pour Lui, leur envie de Le chercher a dû s'embraser encore plus !

« Marie ! » À quel point l'humanité de Jésus devait-elle vibrer pour prononcer son nom avec un ton, avec un accent, avec une intensité et une familiarité telles que Marie Madeleine L'a aussitôt reconnu, alors qu'un instant plus tôt elle L'avait pris pour le jardinier. « Marie ! » C'est comme si toute la tendresse du Mystère arrivait jusqu'à cette femme à travers la vibration de l'humanité de Jésus ressuscité, maintenant sans voile, sans être moins intense pour autant, bien au contraire, avec toute l'humanité de Jésus ressuscité qui vibre pour le fait que cette femme existe. « Marie ! » On comprend alors pourquoi c'est à ce moment qu'elle a compris qui Il était. Elle a pu comprendre qui Il était parce qu'Il a fait vibrer toute son humanité, jusqu'à ce qu'elle ressente une telle intensité, une telle plénitude, une telle surabondance, que jamais elle n'aurait pu l'imaginer avant, qu'elle ne pouvait atteindre que dans le rapport avec Lui. Sans Lui, elle n'aurait jamais su ni qui elle était, ni ce que la vie pouvait être et devenir et quelle intensité de plénitude elle pouvait atteindre.

Qu'est-ce que le christianisme, si ce n'est cette présence toute vibrante pour le destin d'une femme inconnue, qui lui fait comprendre ce qu'Il a apporté, ce qu'Il est pour la vie ? Jésus nous a fait comprendre la nouveauté qui est entrée dans l'histoire avec le christianisme à travers la modalité par laquelle il le communique, en disant à une femme : « Marie ! » C'est cette communication de l'être, d'un « surplus d'être », d'un « surplus de Marie », qui révèle à cette femme qui est Jésus. Ce n'est ni une théorie, ni un discours, ni une explication : c'est un événement qui a bouleversé tous ceux qui sont entrés, d'une façon ou d'une autre, en rapport avec Lui, et que les Évangiles, dans leur simplicité désarmante, communiquent de la façon la plus naïve et la plus simple possible, en prononçant simplement leur nom : « Marie ! », « Zachée ! », « Matthieu ! », « Femme, ne pleure pas ! ». Quelle communication de Lui-même doit s'être produite en eux pour marquer si puissamment leur vie, au point qu'ils ne pouvaient plus s'adresser à quoi que ce soit, ils ne pouvaient plus regarder la réalité ou se regarder eux-mêmes, sans être investis par cette Présence, par cette voix, par cette intensité avec laquelle leur nom avait été prononcé.

Nous comprenons le bouleversement qui transparaît dans chaque page de l'Évangile face à une telle expérience. Malheureusement, nous nous y sommes déjà habitués et nous n'en ressentons plus le contrecoup ; tout est déjà acquis, tout est connu ! Mais nous voyons qu'il n'en va pas nécessairement ainsi lorsque quelqu'un, comme le pape François, nous témoigne son étonnement aujourd'hui : « La meilleure synthèse, celle qui est la plus intérieure et que je ressens comme étant la plus vraie est bien celle-ci : Je suis un pécheur sur lequel le Seigneur a posé son regard. [...] Je suis un homme qui est regardé par le Seigneur. » (« Interview du pape François aux revues culturelles jésuites », réalisée par le père Antonio Spadaro, *Études*, 19 septembre 2013, p. 3-4).

Cet évènement, cette modalité unique de se mettre en rapport avec l'autre, ce « Je », Jésus, qui entre en rapport avec ce « tu », Marie Madeleine, en la faisant devenir pleinement elle-même, ce « Marie ! » qui bouleverse cette femme, ce désir ardent qui l'a frappée, est visible dans la nature de sa réponse : « Rabbouni ! Maître ! » Et avec la sobriété typique de l'Évangile, saint Jean commente : « Elle se retourna » en entendant son nom. Voilà ce qu'est la conversion, c'est toute autre chose qu'un moralisme ! La conversion est une reconnaissance : « Maître ! » C'est la réponse à l'amour de Quelqu'un qui, en prononçant notre nom avec une intensité affective jamais vue, nous fait découvrir que nous sommes nous-mêmes. Le fait de Le reconnaître est la réponse de cette femme à la passion de Quelqu'un pour elle, qui réveille toute sa capacité affective, parce que Quelqu'un l'a appelée par son nom au point d'engendrer ce rapport nouveau avec les choses qui s'appelle « virginité » : « Cesse de me tenir », dit Jésus à Marie Madeleine, tu n'en as aucun besoin. Tout le reste ne vaut rien comparé à un seul instant de cette intensité affective que Marie a vécu avec Jésus.

Sous la pression de cette émotion, elle peut s'adresser à Jésus avec toute cette passion qui lui fait dire : « Rabbouni ! Maître ! » En effet, la réponse de Marie est exclusivement le fruit de la modalité avec laquelle elle s'est sentie appelée par son nom : elle a jailli de ce bouleversement unique que Jésus a provoqué en elle. Ce n'est pas un moralisme ! On ne pourrait même pas en rêver ! C'est uniquement sous la pression de l'émotion pour la communication de l'être à travers Jésus que Marie n'a pu s'empêcher de dire : « Rabbouni ! » avec toute son affection.

L'ÉVÈNEMENT QUE TOUT HOMME ATTEND INCONSCIEMMENT

Ce désir ardent dont cette femme a fait l'expérience, qui existait déjà dans l'humanité de Jésus, toute vibrante de passion pour cette femme, Lui qui s'est fait chair pour se communiquer par Sa chair, par Son émotion, par Son regard, par Sa façon de parler, par le ton de Sa voix, voilà la nouveauté qui est entrée dans l'histoire et que, aujourd'hui comme hier, l'homme, chacun de nous, attend. « L'homme d'aujourd'hui – disait don Giussani au Synode pour les laïcs en 1987 – attend peut-être de manière inconsciente l'expérience de la rencontre avec des personnes pour qui le fait du Christ est une réalité si présente que leur vie en est transformée. L'homme d'aujourd'hui ne peut être secoué que par un impact humain : un évènement qui est l'écho de l'évènement initial, lorsque Jésus leva les yeux et dit : “Zachée, descends, je viens chez toi” » (L. Giussani, *L'avvenimento cristiano* [L'évènement chrétien, *ndt*], Bur, Milan 2003, p. 24).

C'est cet évènement qui nous a investis aussi. À travers la personne de don Giussani, à travers son humanité et sa vibration pour le Christ dont nous sommes les témoins, cet évènement, l'écho de l'évènement initial, nous a touchés, au point que, pour la plupart, nous ne serions pas là si nous ne l'avions pas touché, si nous n'avions pas été bouleversés par la manière dont il nous a communiqué le Christ. Nous deviendrons plus conscients de ce qui nous est arrivé dans la rencontre avec don Giussani en lisant sa

biographie, qui vient juste de paraître en italien (A. Savorana, *Vita di Don Giussani*, Rizzoli, Milan 2013, 1380 p.). C'est lui qui, aujourd'hui, nous a fait parvenir la vibration qui a touché Marie Madeleine, exactement la même, non pas « comme » celle-là, mais « précisément » celle-là, exactement la même que celle-là, le même évènement qui a touché Marie Madeleine. Et chacun de nous doit regarder sa propre expérience, doit remonter jusqu'à l'origine de son mouvement initial pour voir surgir précisément de ce point la première lueur, le premier désir de l'appartenance au Christ. La source de l'appartenance est uniquement l'expérience du christianisme vécu en tant qu'évènement maintenant. Et cela seul a suffi pour nous donner une envie incroyable d'être « à Lui ».

Comme toujours, c'est don Giussani qui nous aide à prendre conscience de la portée de tout ce qui nous est arrivé ; en effet, « qu'est-ce que le christianisme sinon l'évènement d'un homme nouveau qui, par sa nature, devient un protagoniste nouveau sur la scène du monde ? » (L. Giussani, *L'avvenimento cristiano*, op. cit., p. 23), parce que la question fondamentale est l'avènement de cette créature nouvelle, de cette création nouvelle, de cette nouvelle naissance.

LE DEBUT D'UNE NOUVELLE CONSCIENCE

C'est seulement si une Présence d'une telle puissance envahit notre vie que nous n'avons pas besoin de lever les bras devant notre visage pour nous défendre des coups des circonstances, pour pouvoir vivre. Pourtant, nous sommes souvent tellement blessés par le contrecoup des circonstances que le chemin de la connaissance en est bloqué : tout devient alors réellement étouffant, parce que c'est comme si nous voyions la réalité uniquement par le biais de cette blessure. Comme Marie Madeleine, qui voyait la réalité à travers ses larmes et qui ne voyait plus rien d'autre : elle ne reconnaît même pas Jésus ! Et voilà qu'Il arrive, Il l'appelle par son nom, et relance la partie. Il lui permet de Le reconnaître et de commencer à regarder la réalité différemment, parce que Sa présence est plus puissante que toutes les blessures et que toutes les larmes, et par conséquent Il nous élargit de nouveau le regard pour nous permettre de voir la réalité dans sa vérité. « Il fut regardé, et alors il vit », disait saint Augustin à propos de Zachée (Saint Augustin, *Sermon 174*, 4.4). Mes amis, que la vie serait différente si chacun de nous laissait entrer en lui ce regard, quelle que soit notre blessure !

C'est pour cela que don Giussani insiste sur le fait que Jésus est entré dans l'histoire pour nous éduquer à une connaissance vraie du réel, parce que nous pensons déjà savoir ce qu'est la réalité, mais sans Lui, la peur nous saisit, nous nous bloquons et donc nous étouffons dans les circonstances. Avec Jésus, au contraire, tout s'ouvre à nouveau. C'est comme s'Il nous disait : « Sachez que je suis venu pour vous éduquer à un rapport vrai avec le réel, à l'attitude juste qui vous permet d'avoir un regard nouveau sur le réel ». Si nous ne faisons pas l'expérience de cela, en laissant continuellement entrer Son regard, Sa présence, nous vivons la réalité comme tous les autres. C'est uniquement si Jésus entre et rend possible une connaissance nouvelle que nous pouvons introduire dans le monde une modalité différente d'être dans la réalité. Toutes les circonstances nous sont données pour cela, pour nous provoquer à cette connaissance nouvelle, pour voir ce qu'est Jésus : une Présence qui nous permet de vivre la réalité de façon différente, nouvelle. Et cela nous fait découvrir que les circonstances ne sont jamais une objection, comme nous les considérons si souvent parce que nous ne sommes pas capables de voir l'attraction qui se trouve en elles, tellement nous sommes définis par notre blessure. Nous les avons déjà réduites parce que nous croyons déjà savoir ce qu'est telle ou telle circonstance, nous croyons déjà savoir qu'il n'y a rien de nouveau à découvrir en elle, que nous ne pouvons que la supporter et que la seule chose qui nous reste est cette

tentative moraliste de voir si nous sommes à la hauteur, si nous arrivons à supporter cet étouffement.

Mais c'est uniquement si une Présence se manifeste de nouveau, comme elle s'est manifestée pour Marie Madeleine, que le parcours de la connaissance ne se bloque pas et que le regard s'ouvre tout grand, parce que nous avons plus que la connaissance des réponses à toutes les objections et à tous les défis, nous avons « la » réponse. Mais cette réponse ne consiste pas, comme nous le pensons, dans le fait de maîtriser le mode d'emploi de l'existence, parce que le mode d'emploi est devenu chair, c'est une Présence, c'est le Verbe, le contenu est une présence, le contenu est un Toi, ce Toi qui a rejoint Marie Madeleine. Pour cette raison, si la vérité est détachée de tout, si elle est privée de cette relation, il est impossible de la comprendre. Comme l'a écrit le pape François à Eugenio Scalfari : « Or, la vérité, selon la foi chrétienne, est l'amour de Dieu pour nous en Jésus-Christ. Donc, la vérité est une relation ! » (François, « Dialogue ouvert avec les non-croyants »). C'est comme pour un enfant : il sait ne pas savoir grand-chose, mais il y a une chose qu'il sait bien : il sait que son papa et sa maman sont là et que eux savent, alors quel est le problème ? Si je suis certain (voilà la valeur de la certitude dont parlait Davide Prospero) de cette Présence qui envahit ma vie, je peux affronter chaque circonstance, chaque blessure, chaque objection, chaque contrecoup, chaque attaque, parce que tout cela m'ouvre et m'invite à attendre la modalité avec laquelle le Mystère se manifestera pour me suggérer la réponse – pour m'aider à avancer même dans l'obscurité – qui viendra selon un dessein qui n'est pas le mien.

Quelle diversité dans la manière d'affronter le réel quand on a une demande, quand on a des questions ouvertes, parce qu'on est là, à prier les Laudes ou à garder le silence, à écouter un ami, à prendre un café ou à lire le journal, en étant plein du désir de découvrir et d'intercepter chaque miette de vérité qui peut venir à notre rencontre. C'est ainsi que tout devient intéressant, car si je n'avais pas cette question, si je n'avais pas cette blessure, si je n'avais pas cette ouverture totale, je ne pourrais même pas en retrouver la trace, je ne m'en rendrais même pas compte. Pour cette raison, c'est un « chemin totalement humain » que le nôtre, qui ne consiste ni en hallucinations ni en visions ; au contraire, nous participons à une « aventure de la connaissance » qui nous fait découvrir toujours plus l'attraction qui est présente dans chaque limite, dans chaque difficulté, car toute objection et toute circonstance, même douloureuses, ont en elles quelque chose de vrai, sinon elles n'existeraient pas.

POURQUOI SOMMES-NOUS SUR CETTE TERRE ?

C'est à partir de là, d'une telle expérience de vie que nous pouvons répondre à la question : « Pourquoi sommes-nous sur cette terre ? » Nous comprenons toujours plus – à travers les circonstances et non pas malgré elles – quelle est notre mission. Cela s'est d'ailleurs toujours produit dans la vie du mouvement et don Giussani nous le rappelle : nous pouvons maintenant bien mieux comprendre ce qu'il nous disait en 1976, parce que cette année faisait suite à des moments dans la vie du mouvement pendant lesquels s'était manifesté ce que signifie le fait que nous sommes dans le monde. Il disait alors qu'il y a deux possibilités pour être présent dans le réel : comme « présence réactive », qui découle donc de notre réaction, ou comme « présence originale », qui est issue de ce qui nous est arrivé.

« Réactive veut dire déterminée par des choix qui ne viennent pas de nous : vivre le réel avec des initiatives, utiliser des discours, réaliser des instruments qui ne sont pas générés, comme modalité totale, par notre personnalité nouvelle, mais qui sont suggérés par l'emploi des mots, la réalisation des instruments, les modalités de comportement et

d'attitude de nos adversaires ». Comme « nous jouons encore sur le terrain des autres », défini par les autres, « une présence réactive ne peut que tomber dans deux erreurs : ou bien elle devient une présence réactionnaire, c'est-à-dire agrippée à ses positions comme à des “formes”, sans que les contenus [...] soient assez clairs pour devenir une vie [...] ; ou bien [c'est seulement] une *imitation* des autres ». Au contraire, « une *présence originale* [est] une présence selon notre originalité » (L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza. 1975-1978* [De l'utopie à la présence, *ndt*], Bur, Milan 2006, pp. 52, 65). Autrement dit, la présence est la réalisation de la communion avec le Christ et entre nous. Ce que Marie Madeleine, Matthieu et Zachée ont introduit dans la réalité est une position définie par cette communion avec Lui, qui est générée par Son émotion, qui se communique quand Il dit leur nom. Et quand cela se produit pour chacun de nous, la communion entre nous s'exprime comme présence selon notre originalité.

UNE PRESENCE ORIGINALE

« Une présence est originale quand elle jaillit de la conscience de son identité et d'une affection pour elle, et qu'elle trouve en cela sa consistance » (L. Giussani, *Dall'utopia...*, *op. cit.*, p. 52), parce que c'est ce qui satisfait vraiment la vie, comme don Giussani nous l'a toujours dit en citant saint Thomas d'Aquin : « La vie de l'homme consiste en l'affection qui le soutient principalement et dans laquelle il trouve sa plus grande satisfaction » (cf. saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, IIa-IIae, q. 179, a. 1). La consistance de notre vie est là où nous trouvons notre plus grande satisfaction.

Quelle est donc notre identité ? « *L'identité est savoir qui nous sommes et pourquoi nous existons*, avec une dignité qui nous donne le droit d'espérer, à partir de notre présence, “un plus” pour notre vie et pour la vie du monde ». Et qui sommes-nous ? « Car en Jésus Christ, vous êtes tous fils de Dieu par la foi. En effet, vous tous que le baptême a unis au Christ, vous avez revêtu le Christ ; il n'y a plus ni juif ni païen, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous, vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus. » (*Gal 3, 26-28*). Mais ce qui s'est produit dans le baptême a été rendu historiquement et consciemment perceptible pour nous dans la rencontre avec le mouvement. Alors seulement nous avons compris la portée de ce qui s'était produit, de cette lutte que le Christ a commencée avec nous dans le baptême pour nous conquérir, comme *vir pugnator*, comme un combattant. Nous avons pris conscience de cela au moment où, en rencontrant le mouvement, nous avons été conquis par la modalité avec laquelle a été prononcé notre nom. C'est alors que nous avons compris ce que veut dire saint Paul lorsqu'il écrit : « Vous tous que le baptême a unis au Christ, vous avez revêtu le Christ » (*Gal 3,27*).

« Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis » (*Jn 15,16*). « C'est un choix objectif dont on ne peut plus s'arracher, c'est une pénétration de notre être qui ne dépend pas de nous et que nous ne pouvons plus effacer [c'est notre identité]. [...] Il n'y a rien de culturellement plus révolutionnaire que cette conception de la personne, dont la signification, dont la consistance est l'unité avec le Christ, avec un Autre, et à travers elle, une unité avec tous ceux qu'Il saisit, avec tous ceux que le Père met dans Ses mains » (L. Giussani, *Dall'utopia...*, *op. cit.*, pp. 53-54). C'est cela que nous devons comprendre parce que, on le voit dans le concret de notre vie, cette conception de notre personne – qui est ainsi uniquement parce qu'il y a Quelqu'un qui répète notre nom, autrement nous serions en train de nous lamenter sur notre existence –, cette conception n'est pas une abstraction, c'est une expérience avant d'être une conception ; et c'est justement pour cela qu'elle fait émerger une autoconscience de nous-mêmes,

semblable à celle qui est née en Marie Madeleine qui n'a plus pu se regarder comme avant parce qu'elle était toute déterminée par ce « Marie ! »

« *Notre identité est d'être un avec le Christ. L'identification au Christ est la dimension constitutive de notre personne. Si le Christ définit ma personnalité, vous, qui êtes saisis par Lui, faites nécessairement partie de la dimension de ma personnalité. [...]* [Pour cette raison], que je sois seul dans ma chambre ou que nous nous retrouvions à trois pour étudier à l'université, à vingt au restaurant universitaire [...], toujours et partout, c'est cela notre identité. Le problème par conséquent est l'autoconscience, le contenu de l'autoconscience que nous avons : "Ce n'est plus moi qui vis, c'est Toi qui vis en moi". [Par conséquent, notre identité se manifeste dans cette autoconscience nouvelle.] C'est cela le véritable *homme nouveau* dans le monde, l'homme nouveau qui fut le rêve de Che Guevara et le prétexte mensonger des révolutions culturelles par lesquelles le pouvoir a essayé, et essaie encore, de contrôler le peuple pour le soumettre à son idéologie ; et cet homme nouveau ne naît pas avant tout d'une cohérence, mais d'une *autoconscience nouvelle* ».

« *Notre identité se manifeste dans une expérience nouvelle* en nous [dans la manière dans laquelle nous vivons toute circonstance et tout défi du réel] et entre nous : l'expérience de l'*affection pour le Christ et pour le Mystère de l'Église, qui trouve dans notre unité sa forme concrète la plus proche*. L'identité est l'expérience vivante de l'affection pour le Christ et pour notre unité. »

« Le mot "affection" est le plus fort, c'est celui qui embrasse le mieux toutes les facettes de notre expressivité. Il indique un "attachement" qui naît d'un jugement de valeur, de la reconnaissance de ce qu'il y a en nous et entre nous. Ce n'est pas tellement un sentimentalisme facile, éphémère ou fragile comme la feuille emportée par le vent. Et dans la fidélité au jugement, donc dans la fidélité à la foi, avec l'âge, cet attachement grandit, devient plus fort, vibrant et puissant ».

UN FAIT DANS LEQUEL SOMBRER

« Cette expérience vivante du Christ et de notre unité est le lieu de l'*espérance* et par conséquent de l'explosion du *goût* de la vie et de l'émergence possible de la *joie* – qui ne doit ni oublier ni renier quoi que ce soit pour s'affirmer ; et c'est le lieu où peut être retrouvée une *soif de changement de sa propre vie*, un désir que sa vie soit cohérente, qu'elle change en raison de ce qu'elle est au fond, qu'elle soit plus digne de la réalité qui "nous colle à la peau". »

« Dans l'expérience du Christ et de notre unité vit la passion pour le changement de notre vie [pas pour la justification de nos erreurs !] C'est le contraire du moralisme : ce n'est pas une loi à laquelle correspondre, mais un amour auquel adhérer, une présence à suivre toujours plus avec tout soi-même [incroyable !], un fait dans lequel réellement sombrer [pour être enveloppé par cet amour sans fond et sans limites : « un fait dans lequel réellement sombrer »]. [...] Le désir du changement de soi, pacifié, équilibré et en même temps passionné, devient alors une réalité quotidienne [c'est le désir d'être à Lui, de Lui appartenir encore plus, de Le chercher sans cesse] – sans une ombre de piétisme ou de moralisme –, un amour pour la vérité de son être [de chercheur de la personne aimée], un désir beau et dérangeant comme une soif » (L. Giussani, *Dall'utopia...*, op. cit., pp. 54-56).

Mais tout cela doit mûrir, parce que nous sommes encore confus, ajoute don Giussani. Si ce début modeste, embryonnaire, ne mûrit pas, il va être balayé à la première tempête. Nous ne pourrions plus résister si « cet accent initial ne mûrit pas. Nous ne pouvons plus porter en chrétiens la masse énorme de travail, de responsabilités et d'efforts auxquels

nous sommes appelés. En effet, on ne réunit pas des gens avec des initiatives [ce n'est pas cela qui donne une consistance] ; ce qui réunit, c'est l'accent vrai d'une présence qui est donnée par la Réalité qui est parmi nous et qui "nous colle à la peau" : le Christ et son Mystère rendu visible dans notre unité ».

« En poursuivant l'approfondissement de la notion de présence – continue don Giussani – il faut alors redéfinir notre communauté. La communauté n'est pas un regroupement de personnes qui réalisent des initiatives [il le dit en 1976 !], ce n'est pas la tentative de construire une organisation de parti [encore en 1976 !]. *La communauté est le lieu de la construction effective de notre personne*, autrement dit de la maturité de la foi. [Chacun doit décider s'il veut suivre don Giussani ou suivre ses idées personnelles à propos de ce que dit don Giussani] ».

« Le but de la communauté est de *générer des adultes dans la foi*. Ce sont des adultes dans la foi dont notre monde a besoin, pas de braves professionnels ni de travailleurs compétents, parce que la société en est pleine, mais tous peuvent être profondément critiqués dans leur capacité de créer une humanité ».

« La méthode avec laquelle la communauté devient un lieu de construction de la maturité dans la foi pour la personne est [...] le fait de "suivre". *Suivre* veut dire s'identifier à des personnes qui vivent leur foi avec plus de maturité, [faites attention !] signifie *s'impliquer dans une expérience vivante* qui "transmet" (*trahit*, tradition) son dynamisme et son goût jusqu'à nous [voilà ce qu'est sombrer dans une expérience vivante, dans un fait]. Ce dynamisme et ce goût passent en nous non pas à travers nos raisonnements ou au terme d'une démarche logique, mais quasiment par pression osmotique [écoutez bien !] : c'est un cœur nouveau qui se communique au nôtre, c'est le cœur d'un autre qui commence à se mouvoir à l'intérieur de notre vie. [Rien à voir avec un mode d'emploi ou bien avec le fait de ne faire que ce que disent les autres ! C'est le cœur d'un Autre qui commence à vibrer à l'intérieur de notre cœur] ».

« De là surgit l'idée fondamentale de notre pédagogie de l'*autorité* : ce sont les personnes qui nous entraînent avec leur cœur, leur dynamisme et leur goût, nés de la foi, qui sont de véritables autorités pour nous. Mais *l'autorité réelle correspond alors à la définition de l'amitié*. »

« L'amitié vraie est la *compagnie profonde à notre destin* [...] [c'est pourquoi j'ai toujours à l'esprit cette image qui nous est tellement familière de Pierre et Jean, les yeux grands ouverts pendant qu'ils courent vers le sépulcre, tendus ensemble vers le destin. Chacun peut comparer cela avec le concept habituel d'amitié que nous vivons. Tendus ensemble vers le destin. Ce n'est pas une "non-amitié", mais au contraire, quelle amitié !] Et ce n'est pas une question de tempérament. [...] L'amitié vraie se perçoit dans le cœur de la parole et dans le geste de la présence » (L. Giussani, *Dall'utopia..., op. cit.*, pp. 57-59). Il est nécessaire que tout pénètre ainsi dans la vie, que « la foi intervienne "comme un réactif" sur la vie concrète, de manière à ce que nous soyons conduits à voir l'identité entre la foi et l'être humain rendu plus vrai. [Nous pouvons ainsi vérifier que, lorsque nous vivons la vie dans la foi du Fils de Dieu qui a donné sa vie pour nous, tout devient plus vrai]. Dans la foi, l'humain devient plus vrai [et soit cela est une expérience toujours plus vraie pour nous, qui se vérifie toujours plus, ou bien nous pouvons continuer à "rester" dans le mouvement, mais notre cœur sera porté vers autre chose, pas par méchanceté, mais simplement parce qu'il n'arrive pas à s'accrocher] ».

« Tout cela doit devenir vrai en nous et c'est pour cela que le temps nous est donné. La recherche de la vérité est l'aventure par laquelle le temps devient histoire » et acquiert sa valeur en tant que temps. Autrement, dit encore don Giussani, nous succombons à la

« tentation de l'utopie », qui signifie placer, dérapier en plaçant « notre espérance et notre dignité dans un “projet” fabriqué par nous-mêmes » (L. Giussani, *Dall'utopia..., op. cit.*, pp. 61-62).

CE QUI SAUVE L'HOMME

À ce point de la réflexion, don Giussani fait la liste de toutes les étapes de l'histoire du mouvement en disant : « Nous ne sommes pas entrés dans l'école en essayant d'élaborer un projet alternatif pour l'école [attention, soyez attentifs]. Nous y sommes entrés *avec la conscience de porter Ce qui sauve l'homme même dans l'école* ». Puis il raconte comment cela a commencé à devenir moins clair dans les années 1963-64, puis en 1968. Mais écoutez ce qu'il dit : qu'ont trahi ceux qui sont partis, ceux qui n'ont pas été loyaux et fidèles à ce début original ? Qu'ont-ils trahi ? La présence. Et que trahissons-nous ? Non pas la « non présence », parce que nous pouvons remplir notre vie de choses comme eux remplissaient la leur d'initiatives. Qu'avaient-ils trahi ? Que trahissons-nous ? La présence, et non pas l'absence. « Le projet avait remplacé la présence » (L. Giussani, *Dall'utopia..., op. cit.*, pp. 63-64). Nous le comprenons bien maintenant. Nous avons vu ce que nous avons gagné en soutenant certains groupements politiques, mais nous ne commençons que maintenant à nous rendre compte de ce que nous avons perdu en termes de présence, de présence originale, de notre originalité. Nous devons décider si nous voulons devenir une faction ou une présence originale. Cela ne veut pas dire que, pour être à tous, il ne faut être à personne. Au contraire, pour appartenir à tous, il faut n'appartenir qu'à Un, parce que Lui seul peut nous donner cette satisfaction dont parlait Davide, qui nous rend libres pour être vraiment nous-mêmes, pour être une présence originale et non réactive.

Pourquoi sommes-nous sur cette terre ? « *La nouveauté est la présence* – poursuit don Giussani –, en tant que conscience d'être « vêtu » de quelque chose de définitif – un jugement définitif sur le monde, la vérité du monde et de l'humain – qui s'exprime dans notre unité. La nouveauté est la présence comme conscience que notre unité est l'instrument pour la renaissance et pour la libération du monde » (L. Giussani, *Dall'utopia..., op. cit.*, pp. 65). Nous ne pouvons pas remplacer cela par une image ou par un projet que nous aurions dans notre tête, quels qu'ils soient. Comme l'a écrit le cardinal Scola dans sa dernière lettre pastorale : « Il ne s'agit pas d'un projet, encore moins d'un calcul. Pleins de gratitude, les chrétiens entendent “rendre” le don que, de manière imméritée, ils ont reçu et qui, par conséquent, demande à être communiqué avec la même gratuité » (A. Scola, *Il campo è il mondo. Lettera pastorale* [Le champ, c'est le monde. Lettre pastorale, *ndt*], Centro Ambrosiano, Milan 2013, p. 40).

Pourquoi avons-nous la tentation de remplacer la foi par un projet ? Parce que nous pensons que la foi, la communauté chrétienne en tant que présence, n'a pas assez d'emprise, n'est pas capable de changer la réalité. Nous croyons alors qu'il faut que nous y ajoutions nous-mêmes quelque chose, non pas comme expression de ce que nous sommes – il est inévitable que cela s'exprime – mais comme ajout, parce qu'il manquerait quelque chose à la foi pour qu'elle soit concrète. Comme s'il manquait quelque chose à Jésus et qu'il fallait ajouter quelque chose à Son témoignage. C'est ce qu'ont pensé tous ceux qui croyaient que le christianisme vécu dans la tradition ne suffisait pas pour être présents : et de même nous pensons parfois que le mouvement ne suffit pas. C'est donc une occasion précieuse pour approfondir la question : qui sommes-nous ? Pourquoi sommes-nous sur terre ?

« *La nouveauté*, dit encore don Giussani, *est la présence de cet événement* d'affection nouvelle et d'humanité nouvelle, c'est la présence de ce *commencement du monde*

nouveau que nous sommes. La nouveauté n'est pas l'avant-garde, mais le reste d'Israël, *l'unité de tous ceux pour qui ce qui s'est produit est tout* [non pas un détail auquel il faut ajouter quelque chose d'autre : ce qui s'est produit est tout !] et qui n'attendent que la manifestation de la promesse, la réalisation de ce qui est dans ce qui s'est produit. La nouveauté n'est donc pas un avenir à poursuivre, ce n'est pas un projet culturel, social ou politique. La nouveauté, c'est la présence. [Quel poids acquièrent maintenant ces mots ! Le pape François nous le témoigne chaque jour : il n'a pas besoin d'autre chose que du fait de se poser, lui, désarmé, devant tout le monde, parce que] être présence ne veut pas dire ne pas s'exprimer : la présence est une forme d'expression aussi [mais c'est une chose bien différente] (L. Giussani, *Dall'utopia...*, *op. cit.*, pp. 65-66).

La différence se trouve dans la diversité de notre expressivité.

« L'utopie a comme modalité d'expression le discours, le projet et la recherche angoissée d'instruments et de formes d'organisation. La présence a comme modalité d'expression une amitié opérationnelle, les gestes d'une subjectivité différente qui se manifeste dans toutes les choses, utilisant tout (les bancs d'école, l'étude, la tentative de réformer l'université...), des gestes qui sont avant tout des gestes d'une humanité réelle et donc de charité. On ne construit pas une humanité nouvelle avec des discours ou des efforts d'organisation, mais en vivant des gestes qui témoignent d'une humanité nouvelle dans le présent ». Chacun de nous, chaque communauté doit penser à cela : comment pouvons-nous poser dans le réel des gestes d'humanité réelle, c'est-à-dire de charité ? Il ne s'agit donc pas d'une « abolition de la responsabilité », mais d'une modalité différente de concevoir la responsabilité. « J'ai indiqué ce qui doit se produire pour que nous puissions travailler davantage, avoir davantage d'incidence dans la réalité et cela dans une joie toujours plus grande, non pas dans une usure et une amertume qui nous divisent les uns des autres. La mission qui nous attend est l'expression d'une présence consciente, capable d'esprit critique et systématique. Cette tâche implique un travail. Le *travail* est *l'affirmation de notre identité dans la matérialité de la vie. Mon identité*, dans la mesure où elle pénètre la matérialité de l'existence, c'est-à-dire *dans la mesure où elle est dans la condition existentielle, travaille et me fait réagir* » (L. Giussani, *Dall'utopia...*, *op. cit.*, pp. 66, 69).

Don Giussani nous disait toutes ces choses en 1976, mais dans les années 90, il a à nouveau insisté là-dessus et radicalisé encore plus la question : « Depuis l'*Équipe* de 1976 dont le thème était *De l'utopie à la présence*, un chemin a été parcouru qui nous pousse maintenant à percer et à élaguer le mot "présence" : il faut le percer et l'élaguer. [...] parce que la présence est dans la personne, uniquement et exclusivement dans la personne, en toi [c'est-à-dire dans la créature nouvelle]. La présence est un facteur qui coïncide avec notre « moi ». La présence naît de la personne, consiste en la personne. [...] Et ce qui définit la personne en tant qu'acteur et protagoniste d'une présence est la clarté de la foi, c'est cette clarté de conscience qui se nomme "foi", cette clarté de conscience qui s'appelle naturellement intelligence. Parce que la foi est la dimension ultime de l'intelligence, est l'intelligence qui rejoint son horizon ultime, qui identifie son destin, identifie ce en quoi tout consiste, identifie la vérité des choses, identifie ce qui est juste et bon, identifie la grande présence, cette grande présence qui permet la manipulation transfiguratrice des choses, qui fait que les choses deviennent belles, que les choses deviennent justes, que les choses deviennent bonnes et tout s'organise dans la paix. La présence prend toute sa consistance dans la personne, elle naît de la personne et consiste en la personne, et la personne est intelligence de la réalité jusqu'à en toucher l'horizon ultime » (L. Giussani, *Un evento reale nella vita dell'uomo*).

1990-1991 [Un évènement réel dans la vie de l'homme. 1990-1991, *ndt*], Bur, Milan 2013, pp. 142-143).

Voilà pourquoi ces deux questions – « Comment fait-on pour vivre ? » et « Pourquoi sommes-nous sur cette terre ? » – vont ensemble. Le facteur qui les unit est la personne, parce que nous pouvons nous leurrer en remplissant notre vie d'initiatives pour éviter de nous convertir à Lui. Mais que c'est différent quand les initiatives sont l'expression de cette conversion, de notre appartenance à Lui ! Comme nous le rappelle don Giussani, « la présence du Christ, dans la normalité de la vie, implique toujours plus le battement du cœur : l'émotion de Sa présence devient une émotion dans la vie quotidienne et illumine, attendrit, embellit, rend la teneur de la vie quotidienne plus douce, toujours plus. Il n'y a rien d'inutile, ni d'étranger, parce que rien n'est étranger à notre destin, et par conséquent, rien n'est exclu de notre affection [non pas "supporter", mais "avoir de l'affection" !] Nous pouvons avoir de l'affection pour toute chose, une affection naît pour tout, *tout*, avec pour conséquence magnifique le respect et la précision à l'égard des choses que nous faisons, l'honnêteté envers nos œuvres concrètes, la ténacité dans la poursuite de leur objectif. Nous devenons infatigables » (L. Giussani, *Un evento...*, *op. cit.*, pp. 103-104, VII). Comme le dit un passage du prophète Isaïe : « Les jeunes gens se fatiguent, se lassent, et les athlètes s'effondrent, mais ceux qui mettent leur espérance dans le Seigneur trouvent des forces nouvelles ; ils prennent leur essor comme des aigles, ils courent sans se lasser, ils avancent sans se fatiguer » (*Is* 40, 30-31).

UNE JOIE FECONDE

Quand cela pénètre jusqu'au fond de notre être, la vie se remplit de joie. Et c'est là le révélateur le plus fiable que nous laisse don Giussani. En effet, combien de personnes connaissons-nous qui sont vraiment joyeuses ? Parce que, sans cela, sans cette joie, il n'y a pas d'engendrement, il n'y a pas de présence. La joie est donc ce qui unit les deux questions, « Comment fait-on pour vivre ? » et « Pourquoi sommes-nous sur cette terre ? », parce que sans réponse à la première question il n'y a pas de réponse à la seconde non plus, et il n'y a donc pas de joie. Don Giussani insiste sur le fait que la joie est la condition pour engendrer. « La joie est le reflet de la certitude du bonheur, de l'Éternel ; elle est faite de certitude et de volonté de cheminer [une certitude qui nous met en route], de la conscience du chemin qu'on est en train de faire [...]. "Avec cette joie, il est possible de tout regarder avec sympathie" [avec la joie, avec cette joie, il est possible d'engendrer les choses différemment] [...]. Car regarder avec sympathie une personne antipathique, c'est engendrer une chose nouvelle dans le monde, engendrer un évènement nouveau. La joie est la condition indispensable pour l'engendrement, la joie est la condition pour la fécondité. Être joyeux est la condition indispensable pour engendrer un monde différent, une humanité différente. Nous avons un exemple dans ce sens qui devrait être pour nous une consolation, ou une certitude consolante : Mère Teresa de Calcutta. [...] Sa joie est une joie génératrice, une joie féconde. Elle ne bouge pas un doigt sans changer quelque chose. Et sa joie, ce ne sont pas les muscles qui se contractent dans un rire forcé, artificiel, non, non ! Elle est tout entière traversée par la tristesse des choses, comme le visage du Christ [...]. [Mais] la tristesse étant une condition passagère, [elle est] une condition du chemin [...] [si bien que] même notre mal ne peut [nous] enlever la joie [...]. La joie est comme la fleur du cactus qui, sur une plante pleine d'épines, produit une chose belle ». (L. Giussani, *Un evento...*, *op. cit.*, pp. 240-241).